



LETTRE À HERVÉ

24 ANS, LA LETTRE DE MA VIE

ERIC SAGAN

Eric Sagan

Lettre à Hervé

OceanofPDF.com

Ce petit livre est dédié à tous ceux qui se reconnaîtront dans cette histoire, et plus encore à tous ceux dont la plus grande peur serait de recevoir une telle lettre.

Belle vie à tous. Elle le mérite.

OceanofPDF.com

PREAMBULE

Ce livre a une histoire.

Il était une fois un garçon d'une vingtaine d'années. Qui tombe amoureux d'un mec. Rien de très original. Mais ce garçon se met en tête d'écrire une lettre. Dans cette lettre, il va raconter sa vie, son enfance, ses peurs, ses péripéties d'enfant normal, ou presque.

Cette lettre il la donne à Hervé. Mais il la donnera également plus tard à ses parents, en se rendant compte qu'il n'avait jamais rien écrit de mieux pour expliquer pourquoi il était différent.

Des années plus tard, il recevra l'appel d'un inconnu : le psychologue de son père. Il apprend alors que son père s'était lui aussi servi de cette fameuse lettre, pour parler de son fils sur le divan. Pourquoi ce psy s'était-il donné la peine d'appeler ? Pour demander l'autorisation de faire lire cette lettre à un autre patient, dont le fils était gay, lui aussi. Pour l'aider à accepter son fils.

Cette histoire, vraie, allait donner l'idée à l'auteur de publier cette lettre, sous forme de fiction, en préservant l'authenticité de l'original.

Voici donc "Lettre à Hervé".

LETTRE A HERVE

OceanofPDF.com

1

Hervé,

Depuis que tu as vu ce putain de cahier oublié dans ton sac de sport, je ne dors plus. Ce cahier que tu n'aurais jamais du voir.

Je ne viens plus à l'entraînement.

Je n'ose plus croiser ton regard. Je n'ai plus le courage de te parler en face.

Tu dois me prendre pour un fou.

J'ai imaginé la scène des centaines de fois. J'ai cherché des mots, j'ai cherché des excuses, j'ai inventé des dizaines d'histoires pour expliquer ce cahier... Qu'il n'était pas à moi... Euh, si, en fait, il est à moi, mais ça parle d'un autre mec. Oui, un autre mec qui me ressemble, mais ce n'est pas moi. Non, tu ne le connais pas. Ou alors, c'était un pari... Et puis, j'étais ivre... Oui c'est ça, j'étais ivre, j'ai fait un pari, et puis là, bam, je suis enlevé par des extra-terrestres qui passaient par là pour faire des expériences. Pas de bol. C'est crédible ça ?

J'avoue, je cherche à te faire rire. Sourire un peu au moins ?

J'ai du mal à vraiment commencer... Ce que tu as vu dans ce cahier... tout est vrai. Mais ce cahier, c'est comme si j'avais pris ma vie et que j'en avais découpé une petite tranche, à vif, au hasard, pour la disséquer, la lacérer, puis l'exposer, nue, sous un spot de 10 kW.

Alors voilà, cette lettre c'est pour remettre cette tranche à sa place, recréer l'éclairage d'origine, retisser les liens entre les personnages... Pour que, peut-être, tu puisses comprendre. Pour que, peut-être, tu puisses accepter.

Ce que je vais te raconter, j'aurais été incapable de le faire face à toi. C'est tellement plus simple de parler à du papier. C'est gentil le papier, ça absorbe l'encre bien noire, gentiment, sans rien dire.

T'es assis confortablement ? Bon... C'est paraît-il impoli, je vais te parler de moi. En hors-d'œuvre, on commence cool avec une petite enfance aigre-douce, suivie d'une adolescence sauce psycho. En plat de résistance, une bonne tranche d'Amour... Quelle cuisson ? Saignant ? C'est servi avec sa julienne de fantasmes. En dessert... on va prendre la surprise du chef, en espérant que ça ne soit pas trop lourd.

Le tout arrosé par une bonne bouteille d'acide caustique 1992, histoire de se prendre une bonne cuite de lucidité.

Tu ne viens pas de manger ? Je n'aimerais pas que tu vomisses en route.

Tu excuseras, j'espère, la qualité un peu naze du service, les fautes de goûts et, parfois, l'attente entre les plats...

2

L'enfance aigre-douce... Est-ce que toutes les enfances ne laissent pas une saveur aigre-douce ? Je me souviens de pas grand chose avant cinq ans. Le peu que je connaisse de cette époque, je l'ai recueilli de mes parents, de la famille, par-ci, par-là.

La famille de mon père s'était - depuis combien de temps ? -, installée à Tunis. Mon grand père y était directeur d'école, ma grand-mère institutrice. De cette union inévitable, naquit une fille, Christiane, et un fils, Jean. Les événements qui suivirent - voir n'importe quel manuel d'histoire -, les contraignirent à quitter la Tunisie et à rejoindre Marseille. Le hasard se chargea de les envoyer à Nice, dans une petite école austère du centre ville. Là, mon grand-père ne trouva rien de mieux à faire qu'y mourir. Ma grand-mère, douce et droite, s'acharna vaillamment à aplanir la vie de ses proches et du monde, afin d'éviter de voir les ornières et les précipices de sa propre route. Elle continue encore aujourd'hui.

A 11 ans, Jean supporta mal la mort de son père, rejeta la tendresse de sa mère, et s'engagea à prouver sa valeur au monde entier, au destin hostile, et à lui-même. Il devint alors crâneur et macho. Il resta toutefois intelligent. A 15 ans, il rencontrait une jeune fille naïve, belle, issue d'une famille bourgeoise de la région. Elle s'appelait Claire et avait 18 ans. Sa candeur, sa féminité, l'admiration débordante et irraisonnée qu'elle lui portait, la facilité avec laquelle il pouvait se montrer supérieur à elle, le plaisir qu'elle en tirait, les pulsions de sa jeunesse incontrôlable, et, sans doute, l'amour, poussèrent Jean à en faire ma mère.

Là-dessus, hop, j'interviens. Ma mère avait 21 ans, mon père 18. Nous étions le 9 Août 1968. J'imagine qu'il devait faire chaud...

Et mon enfance passa, comme dirait machin... En 69, nous quittions Nice pour Paris. Mon père entrait à l'Ecole Supérieure - il lui fallait au moins ça -

de Commerce de Paris. Ma mère s'occupait de moi, beaucoup.

Je crois que les parents s'arrangent toujours pour être fiers de leur bébé. Surtout quand il s'agit du premier. Je fus affublé de toutes les qualités. Je fus donc déclaré beau, intelligent et je commençai à marcher et à parler plus tôt que n'importe qui. Signe particulier : je tenais à tout prix à faire passer mon père au vide-ordure. Aujourd'hui, j'aimerais vraiment comprendre pourquoi.

Nous quittâmes Paris pour Lyon dans ma cinquième année. Je ne garde de Paris que quelque musique de manège enfantin, que la vision vernissée de notre petit appartement rue du Soleil et l'odeur âcre d'un bac à sable.

Nous nous installâmes dans le quartier de Champeret, 24 Avenue de St Exupery, à Sainte-Foy-lès-Lyon, dans un F4 perdu au cinquième étage d'une barre qui en comptait 15. Je me familiarisais petit à petit avec mon nouvel environnement. Au Nord et au Sud de ma chambre, des murs. A l'Est, un parking et au-delà un terrain vague qui disparaissait sous l'orée d'un bois mystérieux. A l'Est se trouvait tout ce qui peut faire la joie d'un gosse : le parking où faire du patin à roulette; le terrain vague où de temps en temps de grands messieurs venaient allumer des feux nauséabonds; et le bois bien sûr... Le bois ! Le bois où j'ai bâti d'éphémères cabanes et construis des pièges inoffensifs; le bois qui abritait une grotte sombre et profonde sur laquelle planaient d'affreuses légendes enfantines; le bois où les grandes personnes nous interdisait de nous promener tard le soir car un bois attire toujours à lui quelques rumeurs sordides et le notre, n'échappant pas à la règle, possédait "son sadique" qui, sans originalité, rodait le soir dans l'attente de quelque victime innocente; le bois où j'aimais vagabonder, seul.

A l'Ouest, d'autres barres, d'autres murs... Et l'Ecole, autre contrée mystérieuse où je n'avais encore jamais mis les pieds, ni l'esprit. Un an passa et c'est lors du printemps qui suivit que ma mère m'y conduisit pour la première fois. Je fus héroïque. Ce n'est que deux heures après qu'elle m'eut lâchement abandonné que j'éclatais en sanglots.

Mon père travaillait à l'époque comme adjoint d'une direction quelconque dans une boîte de distribution quelconque, à Villeurbanne, au-delà de mon

univers observable. Il partait à 8 heures et revenait le soir vers 19 ou 20 heures. Il se rendait souvent à Lille et restait alors absent un jour ou deux. Bien entendu, il ne s'entendait pas avec son responsable hiérarchique. Cela restera une constante dans tous les emplois que mon père occupera : il ne s'entend jamais avec le mec au-dessus de lui qui, invariablement, est borné, despotique et lui vole ses meilleures idées.

Je ne compris que bien plus tard le rapprochement entre mes débuts scolaires et la révolution qui suivit quelques mois plus tard. La révolution débuta dans un bain de sang et de plasma. De là, sortit mon petit frère... Grégory. Nous étions en janvier 1974 et je venais de rentrer en Cours Préparatoire. Comme tout fils unique qui se respecte et qui voit son statut remis en cause au bout de cinq ans, je fus d'abord jaloux, puis bientôt agacé par cet être stupide (il était nécessairement stupide puisqu'il fallait tout lui expliquer) qui ne tarda pas à m'admirer (signe supplémentaire de son infériorité) et à venir fouiller dans mes affaires. Je n'ai appris à le respecter et à l'aimer que bien plus tard. Peut-être trop tard.

Comment me dépeindre à cette époque ? Ce n'est pas facile car j'ai d'une part tendance à vouloir noircir le portrait, comme quelqu'un qui prend plaisir à étaler ses erreurs et ses fautes. J'ai l'impression de démontrer ma lucidité en les décelant et de les expier en les avouant. D'un côté, je me complais à les jeter à la face du monde, quitte à en inventer, peut être pour afficher une singularité par rapport au troupeau beuglant qui lui ne peut pas fauter puisqu'il ne sait pas ce qu'il fait... D'un autre côté, j'aime aussi apporter un éclairage arrangé et complaisant à tel ou tel acte qui me dérange... L'un dans l'autre...

Physiquement, j'étais assez maigre, surmonté d'une touffe blonde et bouclée. Je ne me trouvais pas beau. J'étais certainement intelligent. Au sens bête. De cette intelligence qui permet d'avoir de bonnes notes à l'école. De cette intelligence idiote qui pousse à se croire supérieur aux autres et à vouloir les écraser. De cette maudite intelligence qui apporte l'exclusion.

3

Je ne sais pas comment cela a commencé. Sûrement très simplement... Un copain avec qui on a fait une partie de foot, que j'ai perdue peut-être... Et puis le rire moqueur des "autres" devant le vaincu. La vie d'un gosse est riche de ce genre d'humiliations dont on pense ne jamais se relever. Il y a alors ceux qui cherchent à continuer à faire partie du groupe, soit en acceptant leur infériorité, soit en relevant le défi et en tentant, cette fois-ci, de le remporter. Et puis il y'a ceux qui répondent au mépris par le mépris, et qui ce faisant s'excluent du groupe.

J'ai pour ma part réagis très intelligemment : puisque j'avais perdu et que, pourtant, je valais plus que les autres, il fallait donc bien que ce type d'activité qui consistait à vouloir taper dans un ballon soit parfaitement inepte et ne serve qu'à distraire le bas peuple; il fallait donc bien que tous ces gamins ridicules qui se moquaient de moi soient au centre d'un complot qui me visait ou, plus probablement, qu'ils soient stupides... Je me devais donc de les mépriser. Je me devais donc de mépriser, en vrac : le foot, les copains, les sports collectifs, les "autres"... Logique implacable de l'exclusion.

Je me confectionnais alors avec soin une image digne de moi : je déclarais détester les récréations, je faisais exprès de marquer des buts contre mon camp lorsque le prof de gym m'obligeait à entrer sur un terrain de foot, et j'énonçais toujours, par principe, un avis contraire à celui de la majorité... Peut-être est-ce comme cela que ça a commencé... Je n'en sais rien. Les dés étaient jetés. Au moins pour un temps.

C'était l'époque des bombecs, du club des cinq, des "je descends en bas", l'époque où je démontrais ma grande sagacité en démontant tout ce qui avait le malheur de me tomber entre les doigts. Je semais derrière moi boulons, programmeur de machine à laver, aiguilles de montre, portières de petites voitures, résistances de postes de radio... J'avais 9 ans.

Ce fut aussi l'époque qui marqua le début de l'adolescence.

OceanofPDF.com

4

Les premiers signes se manifestèrent banalement. Je commençais à contredire les vérités les mieux établies, remettais en cause l'autorité de ma mère, rejetais les câlins de mon père, et vérifiais par la pratique si le feu brûlait bien les doigts. Et puis quelquefois, le matin, je remarquais de petites auréoles sur mes draps.

Il m'arrivait de faire des rêves aussi. Il y avait les rêves, et puis les cauchemars.

C'est à peu près à cette époque que j'ai vaincu mon premier cauchemar en combat singulier. Je prenais l'ascenseur pour rentrer chez moi. J'appuie sur le 5. Au lieu de monter l'ascenseur descend, descend... Continue à descendre après le dernier sous-sol... J'appuie sur le 5. Descend, descend encore... Le 5... Je regarde fixement la porte. Mais c'est le miroir derrière moi qui s'ouvre. Je me retrouve dans un parking souterrain, seul être humain, perdu. Il y règne un noir absolu mais je me sens entouré d'ennemis mortels, de serpents suintants, de sorcières difformes aux doigts sales armées de seringues qui veulent me prendre mon corps,... Et tout d'un coup, je réalise que ce rêve m'appartient. Il est dans ma tête, il est à moi. Je réalise que c'est moi qui commande aux sorcières, à l'ascenseur, aux serpents.... à moi-même. A la fois auteur et acteur. Alors je décide de devenir invisible, de passer entre les murs et de m'envoler... Je deviens invisible, j'échappe aux sorcières qui écument de rage, qui ne comprennent pas, je passe à travers les murs, à travers les lourds plafonds de béton, je rejoins la surface et je m'envole... Et de là haut, je vois l'immeuble, le parking, le terrain vague, l'école, le bois... Si, c'est vrai. Je m'en souviens. Je ne l'ai tout de même pas inventé...

Et puis il y avait aussi ces rêves à la fois délicieux et atroces. Ces rêves d'esclavage. Ces rêves où je me voyais soumis à un être supérieur à moi en tout, en tout ce qui était réellement important : il avait mon âge mais il était

plus beau, plus fort, bien dans sa peau, heureux d'être là, de peser de tout son poids sur ses deux pieds, de peser sur le monde, de peser sur moi. Un demi-dieu, sportif, jouant au foot à la perfection, admiré par une foule de copains... En un mot, un homme.

Un homme que j'admirais, sans me l'avouer, la nuit, en rêve. Un homme à qui j'aurais voulu ressembler mais qui me semblait inaccessible, impossible. Un homme tellement hors d'atteinte, au-dessus de ma médiocrité, que je me devais d'être son esclave, obéissant, à ses pieds, dans l'espoir fou de devenir un jour son disciple. Un modèle d'homme que je méprisais, le jour. Et plus je le rejetais le jour, plus j'affichais une supériorité de façade à laquelle je croyais dur comme fer, et plus je l'aimais.

Car on ne peut se passer bien longtemps de l'amour des autres.

Cette fausse supériorité que j'avais jetée à la gueule des autres pour éviter de perdre la face ne me suffisait pas. Inconsciemment, je sentais bien qu'il me manquait quelque chose. J'en conçus un sentiment d'infériorité qui s'exprimait dans ces envies d'esclavage.

L'homme a toujours besoin de sentir quelque chose qui lui est supérieur, quelque chose dans lequel il peut se donner tout entier, en mourir, et en ressortir plus grand. Que ce soit le communisme, Dieu, la peinture, le sport, l'argent, l'amour des autres ou l'amour exclusif d'un seul être ne change rien au principe. Au départ, chacune de ces valeurs peut donner le même espoir d'échanger de sa vie contre de l'envie de vivre. Mais certaines idoles sont plus ingrates que d'autres. Certaines sont même destructrices. Qu'importe : une vie, un an, une nuit ou une seconde, pouvoir donner, se donner.

Il est tellement plus difficile de donner que de recevoir. Combien de cadeaux jetés, combien d'amours méprisés ? En rêvant d'esclavage, je rêvais d'être condamné à donner. A donner, à mort, ma vie.

Hervé, tu sais pas le plus drôle ? Je viens de réaliser... Je ne sais même pas à qui je parle. Je te connais à peine, toi, Hervé, le vrai, celui de chair, d'os et de vie. Je parle à une image. Par quelle convention stupide les images sont-

elles moins dignes d'intérêt que la réalité ? Je redoute le moment où tu traverseras l'écran.

Excuse-moi pour la diversion... J'en étais où ? Ah oui, esclave...

Je ne pense pas que je réalisais ce que ça pouvait vouloir dire vraiment, esclave. Mais c'était incontrôlable. Je me souviens de paris que je tenais avec des types de mon âge, et qui donnaient droit à un gage. Ce qui passait par la tête de l'autre.

Je faisais exprès de perdre.

Alors, j'ai du porter des cartables. J'ai monté des escaliers, que j'ai redescendus, remontés, redescendus... jusqu'à tomber, épuisé, devant l'autre. Une fois, j'ai du me mettre à genoux devant un mec, puis embrasser ses baskets.

OceanofPDF.com

5

Les autres ne m'aimaient pas. Et c'était bien normal.

Je rentrais parfois le soir en me plaignant qu'un type m'avait frappé, que je ne voulais pas retourner à l'école, qu'il m'avait dit de ne pas y revenir. Et puis, comme je n'avais pas de copains, comme lors des récréations je restais seul dans un coin, mes parents se mirent en tête que j'étais trop intelligent pour cette école, que je m'y ennuyais, que les autres étaient jaloux de ma supériorité et que c'était pour ça qu'ils me frappaient.

Ils décidèrent qu'il était urgent de me changer d'établissement. Je quittais donc l'école publique du quartier pour entrer en CM2, à Saint-Genis-Laval, dans une petite école privée : Notre Dame du Bon Conseil. Rien que le nom me fait rire aujourd'hui. A 10 ans, je me croyais profondément catholique - peut-être l'étais-je vraiment - et je n'en ris pas. Puis cette école c'était un peu l'instrument d'une plus grande liberté. En effet, Saint-Genis-Laval se trouvait à une dizaine de kilomètres de notre appartement et, pour la première fois, je prenais le bus, seul.

Je me souviens de notre maîtresse, Mme Berthet. Une femme dure, probablement juste, qui avait la vocation d'enseigner enracinée au plus profond d'elle-même, avec la même certitude de dispenser la bonne parole que les missionnaires et les colons envoyés auprès de tribus africaines, répandant la civilisation, à tout prix. Ce fut ma dernière "maîtresse"... Dorénavant, j'aurais droit aux profs.

Je rentrais en sixième.

Les écoles privées, c'est génial. Tout y est interdit ou règlementé. Les sanctions sont plus sévères. Et c'est alors autrement plus excitant d'y enfreindre la loi, de passer par les couloirs réservés aux profs sans se faire remarquer, de sortir de l'enceinte de l'école pendant les heures d'études, de

mettre de la colle sur les chaises ... On y rigole beaucoup plus que dans les écoles publiques, où tout est permis.

Quelques souvenirs en vrac de cette sixième : les cours de musique pendant lesquels une vieille folle s'acharnait désespérément à essayer de me faire jouer à la flute autre chose qu'au clair de la lune; ma première communion; les cours de physique où nous apprenions à allumer des ampoules électriques avec une pile de 4,5 volts, ce qui me faisait bien rigoler moi qui ne comptait plus les fois où j'avais fait disjoncter notre appartement en branchant des montages en Léo sur du 220; les parties de billes dans la cour goudronnée; les cours de gym où je continuais à étaler la plus mauvaise volonté du monde.

C'est lors de l'un de ces cours, pendant de passionnantes opérations de grimper de corde, que je remarquais le pouvoir du contact de la corde sur ce que tout le monde autour de moi avait alors coutume d'appeler un zizi. Cela devenait dur et répandait une sensation de chaleur dans tout le bas ventre. C'était bizarre et agréable. Cela me rappelait une sensation que j'avais déjà éprouvée pendant certains rêves. Ces rêves de soumission. J'avais envie de recommencer, de faire durer cette sensation.

Alors je me livrais, dans mon lit, à des expériences. Des expériences pendant lesquelles je m'imaginais être dominé par un type de mon âge, à ses pieds. Des expériences dont je concevais une honte indicible, après. Je n'appris que bien plus tard le terme technique de "masturbation". Quel gamin ne s'est pas branlé en regardant les pages d'un catalogue des 3 Suisses ou de La Redoute ? Certains se focalisent sur les pages des soutiens-gorges. Moi je passais mes nuits sur les pages "Articles de sport".

Vers la fin de mes onze ans, mon père monta en grade, et d'adjoint, passa directeur. Il ne tarda pas à transformer sa réussite professionnelle en réussite sociale : nous abandonnâmes les hautes barres de Champeret, où nous étions en location, pour un joli appartement situé au premier d'un petit immeuble de trois étages, dans une résidence BCBG avec piscine et tennis, à Ecully.

Ce déménagement entraîna pour moi un nouveau changement d'école. Mes parents décidèrent de me remettre dans un établissement public, j'ignore pourquoi. J'entrais en 5ième au collège Diderot.

Mon père, pourtant plutôt ouvert d'esprit, a toujours mal supporté la réussite des autres. Un jour, nous étions en voiture, et ma mère, naïvement ou intentionnellement - avec elle, il est presque impossible de faire la différence - fit une remarque du style "J'ai revu Pierre, tu sais le mari de Sylviane. Sylviane est enceinte de 3 mois. Et Pierre s'est acheté une nouvelle voiture, une Porsche, je crois". Mon père rentra alors dans une colère folle : "Tu me dis ça parce que je ne peux pas m'acheter une Porsche. Hein que c'est ça ! Pierre évidemment qu'il peut en acheter une : il a hérité d'une boîte de cartes postales de son beau-père. Tout ce que ton salaud de père a bien voulu nous léguer, c'est des dettes !". Et il ne dit plus rien de la journée.

A l'arrière de la voiture - une Citroën CX je crois - mon frère et moi regardions dehors, en suffoquant dans le silence vénéneux qui avait inondé l'habitacle.

Je n'ai pratiquement aucun souvenir d'école cette période. Mais je me rappelle très bien que vers la fin de cette année scolaire, François Mitterrand entrait à l'Elysée. J'entends encore les lamentations à déchirer l'âme d'un smicard qui s'élevèrent des villas et résidences fleuries de notre petite commune d'Ecully, profondément ancrée à droite.

6

Ce fut aussi l'année où débuta une nouvelle passion. Après les timbres, les montages électro-bidouillés, vagues assemblages de fils, de résistances, de potentiomètres et d'ampoules, qui ne ressemblaient à rien, ne servaient à rien, et qui envahissaient ma chambre, vint ma passion pour les ordinateurs.

Des ordinateurs, à l'époque, on en voyait uniquement dans les séries américaines. C'étaient de grandes armoires exubérantes, bardées de lumières qui clignotaient, de câbles, d'interrupteurs, de boutons poussoirs, autour desquelles s'affairait toujours une indispensable armée d'hommes en blouses blanches, se concertant d'un air inquiet, vérifiant si les lumières clignotaient bien comme il faut, gardiens d'une puissance mystérieuse qui avait tous les pouvoirs et pouvait s'emballer à chaque instant.

C'était l'époque où je regardais à la télé "L'homme qui valait 3 milliards", surhomme bionique, dont le vrai pouvoir fut de parvenir à ce que tous les gamins de l'époque, au moins une fois, tentèrent de courir au ralenti tout cherchant à imiter un bruit métallique avec la bouche. Le colonel Steve Austin et "L'homme de l'Atlantide" furent les héros de mon adolescence. Dans ces deux séries, ne manquaient pas d'apparaître régulièrement ces grandes armoires mystérieuses aux lumières clignotantes... Ces armoires me fascinaient au moins autant que les ondulations sous-marines de l'acteur qui jouait l'homme de l'Atlantide...

Mon obsession pour les ordinateurs débuta réellement à l'occasion d'une visite fortuite dans les bureaux de Digital Research (fabriquant d'ordinateurs aujourd'hui disparu) où travaillait un ami de mon père, Alain. Ils devaient discuter boulot, ou je ne sais quoi.

Pour me faire tenir tranquille, Alain m'installa devant une console et y lança une des toutes premières versions de Space Invaders. Je regardais l'écran, fasciné.

Au bout d'une heure, je retournais voir Alain et je lui demandais : "Dis, tu peux pas m'apprendre comment ça marche ?". Nous retournâmes vers la console, il tapa quelques mystérieuses commandes au clavier, et pendant une heure m'enseigna les rudiments de la programmation en Basic. Je me souviens encore du programme de trois lignes que nous avons écrit ensemble ce jour-là (enfin, surtout lui...). Je me souviens de la saveur mystérieuse du 10 INPUT 'Entrez le rayon du cercle :';rayon ,l'émerveillement devant le 20 result= rayon^2*PI , et le couronnement final : 30 PRINT 'Surface : ';result . Ces trois lignes calculaient la surface d'un cercle à partir de son rayon ! C'était extraordinaire !

Je crois que, sur le moment, l'idée d'apprendre à programmer à un gamin de 12 ans amusa Alain. Quelques jours plus tard, je pense qu'il le regretta. J'allais le voir chez lui tous les soirs pour savoir quand je pourrais retourner à son bureau. Il me répondait de préparer des programmes par écrit, "parce qu'il n'avait pas beaucoup de temps en ce moment". Je revenais alors bientôt à la charge avec un cahier rempli de programmes qui calculaient la surface d'un carré, d'un rectangle, d'un parallélogramme, et de toutes les figures que je connaissais, et d'autres, que j'inventais. Il parvint à me faire patienter encore un moment en me rapportant du bureau un épais manuel : "Programmer en Basic". Je retournais lui poser des questions sur les boucles FOR-NEXT, les GOSUB-RETURN... Oui, probablement, il regretta.

Malgré toute la pression qu'est capable d'exercer un gamin, je ne pus retourner qu'une ou deux fois chez Digital. Mais je m'abonnais à l'Ordinateur Individuel et rêvait devant les docs de machines monstrueuses. Tant et si bien que je réussis à convaincre mon père de demander à un autre de ses amis, qui travaillait lui chez IBM, de m'autoriser à venir pianoter le mercredi après-midi dans leurs bureaux. Lui aussi tomba dans le piège. C'est ainsi que dès que je disposais d'un heure de libre, je courais là-bas, où l'on m'installait devant un "petit" ordinateur autonome, où je ne risquais pas, pensait-on, de faire des bêtises. Je programmais alors toutes sortes de jeux : black jack, courses de voiture, un pendu, un test d'alunissage...

Petit à petit, je gagnais la confiance des indigènes, et bientôt, l'on m'autorisa à accéder à un terminal d'IBM 34, une machine beaucoup plus puissante, qui occupait quasiment une pièce entière, et sur laquelle étaient connectés des dizaines de programmeurs d'IBM.

Erreur fatale...

Quelques mois plus tard, j'étais parvenu à trouver le mot de passe système qui permettait d'avoir tous les droits sur la machine. Je m'en souviens encore : le nom d'utilisateur était W0000000 et le mot de passe KROU. Je pense qu'ils ont du le changer depuis. C'est alors qu'il me vint l'idée farfelue de protéger mes fichiers des regards indiscrets des autres utilisateurs. Il était hors de question que n'importe qui puisse venir fouiller dans mes programmes de jeux. Je n'ai pas bien compris tout ce qui s'est passé alors. Bien involontairement, j'avais effacé le fichier des utilisateurs de la machine : plus personne ne pouvait se connecter ! Je m'éclipsais discrètement, la boule au ventre, tandis qu'un peu partout dans les bureaux commençait à résonner le bip strident qui accompagnait le message "UTILISATEUR INCONNU".

Lorsque je revins, trois semaines plus tard, je fus rapidement intercepté. On me conduisit dans un bureau capitonné où je n'en menais pas large. Un monsieur en costume-cravate m'expliqua gentiment qu'il n'était sûr de rien, qu'ils avaient fait venir un ingénieur de Paris qui avait du réinstaller le système d'exploitation, que ça avait pris trois jours, que si c'était moi qui étais responsable de tout ça, il espérait que je ne l'avais pas fait exprès, mais qu'il ne pouvait plus prendre de risques, que tout ça coûtait beaucoup de sous et qu'il valait mieux que je ne revienne jamais dans le coin. Bon, ben, d'accord... Au revoir monsieur... Après cette aventure, je n'ai plus vu de clavier d'ordinateur pendant un certain temps.

L'année qui suivit, l'année de ma quatrième, l'année de mes 13 ans, marqua le début d'une nouvelle période. Bien sûr, j'étais toujours plutôt solitaire. Mais je commençais à avoir des copains. Bien sûr, je déclarais toujours ne pas aimer le sport. Mais je me souviens d'une fois, alors que nous habitions à cinq bons kilomètres du collège, où je suis rentré en courant chez moi sans m'arrêter, et où j'ai ressenti cette joie de l'effort accompli, de ce combat contre soi-même, à coup de volonté. Cette année-là marqua le début de mon intégration.

Il était temps.

Je commençais alors à prendre conscience que ce que j'avais été, ce que j'étais, ce que j'étais en train de devenir n'était pas une fatalité. Que j'étais capable, moi aussi, d'avoir des copains. Que j'étais capable de ressembler à l'homme idéal que j'idolâtrais toujours. Dans un premier temps, il n'était pas question de l'égaliser. Non ! Mais déjà de s'en approcher. D'admettre que je pouvais me comparer à lui, que je pouvais progresser. Du statut d'esclave, je passais au statut de disciple. Cela représentait beaucoup. Beaucoup.

Le collège organisait pour l'ensemble des classes de quatrième un camp de fin d'année obligatoire d'une semaine en Ardèche. On nous informa que cela se passerait dans un petit camping où nous coucherions par tente de quatre et que, la journée, des tas d'activités sportives étaient prévues. Je retins essentiellement trois choses : sportif, tente de quatre, obligatoire. Ces trois éléments étaient en contradiction flagrante avec l'image que je tenais encore à défendre : je n'aime pas le sport, je n'aime pas les groupes, je déteste que l'on m'oblige à quoi que ce soit. Je ne voulais pas y aller.

Mes parents eurent la sagesse de ne pas céder. Finalement, quelques jours avant le départ, je m'entraînais à monter la tente sur la pelouse de la résidence, je préparais fébrilement mon sac à dos et me renseignais sur la

météo. Je ne sais pas ce j'aurais fait si mes parents avaient finalement décidé de me signer une dispense...

Après quelques heures de car, nous arrivâmes dans un petit camping, au bord d'une rivière tranquille. Les moniteurs étaient nos propres profs ! Cela faisait bizarre de voir ma prof de math, d'habitude austère et sévère, en bermuda et t-shirt en train de planter des piquets de tente. Notre prof de physique, par contre, était beaucoup plus à son aise. Il s'appelait M. Peyret je crois. Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années, joufflu, aux yeux bleus et rieurs qui ressortaient comme de petites flammes au-dessus d'une barbe grise bouclée. Je le revois encore, courant sous les étoiles, poursuivi par notre prof d'anglais qu'il venait de pousser habillé dans la rivière.

Ce fut une semaine extraordinaire ! Nous eûmes droit à une balade en vélo sous un soleil torride, à une randonnée de deux jours où nous avons dormi à la belle étoile, à une journée d'escalade, à l'exploration d'une grotte où notre prof de physique nous fit croire que nous étions perdus et qu'il fallait retrouver la sortie, et à une course d'orientation d'une journée pendant laquelle je tentais de me persuader que j'étais réellement perdu et qu'il fallait que j'économise l'eau et les vivres : je terminais deuxième avec une gourde à moitié pleine. Je crois que c'est là-bas que j'ai commencé à aimer vraiment le sport.

Pour beaucoup, cette semaine fut aussi la semaine de la première fille que l'on tient dans ses bras, la semaine des premiers baisers et des premières caresses. Quelques uns sont même allés plus loin, mais sûrement beaucoup moins qu'il n'y en avait pour s'en vanter. Quant à moi, je n'en ressentais pas le besoin. Je n'étais pas attiré par les filles : je n'aimais pas leur côté "jouer à la poupée", leur mièvreries et leurs mignardises, l'importance démesurée qu'elles accordent à leur toilette, au maquillage, aux bijoux, aux futilités, leur voix aiguë, leur peur des araignées et leur fragilité. Une fille représentait pour moi tout ce que je détestais, ce à quoi je ne voulais surtout pas ressembler.

Je n'étais pas attiré par les garçons non plus. Du moins pas physiquement. Par contre, j'admirais leur détermination, leur manie de défier ouvertement

tout ce qui se présente, par simple plaisir du défi, leurs rêves de cosmonautes, d'étoiles lointaines, de terres vierges à conquérir. J'étais comme eux. Je me sentais comme eux. J'étais un garçon. Peut-être même plus qu'eux, en ce sens que ne ressentant aucune admiration ni attirance pour la féminité, rien ne tempérerait mes attitudes et mes envies typiquement masculines : le goût du défi que j'exprimais à travers un esprit de contradiction systématique, la volonté d'être plus fort que les autres, un esprit cartésien, le désir naïf de tout savoir, de tout comprendre...

Rien ne tempérerait ces envies, à part mes désirs de soumission. A part ces pulsions de soumission nées d'un sentiment d'infériorité que j'avais moi-même aidé à construire par un artifice lui aussi masculin : ne pouvant accepter une humiliation que je méritais, j'avais décidé de défier le monde entier en remettant en cause les règles mêmes qui m'avaient condamné à cette humiliation. Puisque j'avais perdu au foot, le foot devait être relégué à la plus stupide des occupations. Puisque les autres me rejetaient, je les rejeterai davantage. Alors que, comme tout le monde, je voulais leur ressembler.

Cette logique incohérente, ce paradoxe implacable, commençaient à être sérieusement ébranlés à la fin de cette semaine de juin passée sous le soleil de l'Ardèche.

Il est possible que la lecture m'ait aidé à sortir de cette bêtise infernale. Je ne lisais pas beaucoup, seulement les livres que l'on nous donnait à l'école. Mais je me souviens de deux livres qui m'ont vraiment marqué : L'enfant et la rivière, d'Henri Bosco, et Ravage de René Barjavel. Le premier, on nous l'avait donné à lire en sixième. Ravage, je ne sais plus en quelle classe je l'ai lu, mais j'aime bien croire que c'était pendant ma classe de troisième. Nous avions alors comme professeur de français Mlle Denis et je retrouvais M. Peyret comme prof de physique. Ces deux-là furent sûrement, avec un instit de CM1 qui nous jouait de la guitare et nous faisait écouter du Pink Floyd, mes préférés de toute ma carrière d'élève. J'aime donc croire que ce fut Mlle Denis qui me fit connaître un de mes auteurs préférés : Barjavel. C'est lui qui me fit découvrir mon goût pour les histoires de fin du monde qui finissent bien, et aussi une certaine forme d'amour pour l'humanité, pour ses faiblesses, ses peurs, sa bêtise, sa force et sa beauté.

A cette époque, je tremblais pour l'avenir de notre planète. J'en faisais des cauchemars, emplis de bombes thermonucléaires et d'armes biologiques. Je décidais même de créer un journal qui devait s'appeler " SOS TERRE ", et dont le premier numéro fut tiré à quarante exemplaires sur la photocopieuse d'un kyné que j'avais converti à ma cause et qui cherchait pour sa part à me débarrasser d'une scoliose naissante. Ce premier numéro contenait en vrac : un article sur la disparition des renards, un fervent plaidoyer anti-tabac pour lequel j'avais risqué gros en tentant de prendre quelques photos de copains fumant à la sortie du collège, de sombres perspectives sur l'évolution de la pollution des mers et des rivières - j'étais allé photographier un poisson qui flottait le ventre en l'air dans le bassin de la fontaine de la place d'Ecully -, et un article sur la chasse des bébés phoques, recopié presque intégralement dans un numéro de "30 millions d'amis". Il n'y eut pas de second numéro.

Cette année de troisième fut peut-être ma meilleure année scolaire. Je ne parle pas de mes résultats. Je veux dire l'année de ma scolarité la plus

heureuse. Je laissais tomber le bus au profit d'un vélo que mon père m'acheta cette année-là. Je me rendais tous les jours à l'école avec, et je passais des journées entières à explorer le monde autour de moi, chaque fois un peu plus loin. Ecully se trouve en haut d'une petite colline. Pour rentrer chez moi, je dus apprendre à dompter cette effroyable côte qui attaque la colline de front, le chemin des Ecoles. A chaque fois, c'était un exploit renouvelé : deux cents mètres de sueur avant la joie que procure l'obstacle vaincu.

Ce fut aussi l'année où, après deux ans d'efforts de persuasion ininterrompus, je décidais mon père à m'acheter un ordinateur. Il s'agissait d'un VIC 20 de la marque Commodore, disposant de 3,5Ko de mémoire vive et d'un lecteur de cassette : cela faisait une légère différence avec l'IBM 34 et ses méga-octets en ligne mais c'était déjà génial. Pour ne pas te lasser, je passe rapidement sur toutes les bidouilles, les programmes de jeux, les piratages de logiciel....

C'était l'époque bénie et héroïque de l'informatique. L'époque où les jeux commercialisés étaient suffisamment nuls pour être motivé à en créer soi-même. L'époque où l'on ne copiait pas bêtement les programmes des autres - il n'existait pas de programmes de copie tout fait -, mais où il fallait passer des heures à chercher comment fonctionnait la protection pour la contourner. L'époque où un taré dans un garage pouvait sortir un logiciel qui ferait sa fortune.

Je me fis pas mal de copains, cette année-là. A l'école, j'étreignais une nouvelle technique en déclarant travailler un minimum et en adoptant une attitude plus dévergondé pendant les cours. Je commençais - lâchement - par les cours de musique, de dessin, et d'Education Manuelle et Technique - EMT - : nous y apprenions toutes sortes de choses passionnantes comme la couture ou la cuisine. Persuadé que de telles tâches ne pouvaient être décemment faites par un garçon, l'EMT fut le terrain privilégié de mes exploits. J'y appris l'art de faire rire une classe et j'y gagnais une certaine notoriété, parachevée par quelques heures de colle. Comme par ailleurs j'obtenais d'assez bons résultats - à part en musique, en dessin et en EMT - j'attirais à moi certains bons élèves qui m'admiraient, certains mauvais qui

me pompaient dessus, et me fit quelques ennemis qui ne supportaient pas l'apparente facilité de ma réussite. Je travaillais en fait beaucoup.

OceanofPDF.com

9

En septembre 1983, je rentrais en seconde au Lycée Juliot Curie à Lyon. La légende voulait que son proviseur, M. Wachett (à prononcer comme l'on brûle d'envie de le faire), fut un ancien SS. D'anciens potaches, pour des raisons à jamais oubliées, l'avaient surnommé Bédol. Chaque année circulait dans les rangs la rumeur de son départ à la retraite pour l'année suivante. Et chaque année le voyait, imperturbable, prononcer son discours moralisateur et agiter devant des centaines de gamins, dont je faisais partie, le spectre du chômage. Je crois que sa sévérité était une façade, à laquelle il fallait mieux ne pas se heurter, c'est certain. Mais j'ai vu briller plusieurs fois dans ses yeux une sorte de pitié teintée de tendresse pour le garnement à qui il venait de filer quatre heures de colle.

Je ne commençais pas trop mal mon intégration dans ce nouvel environnement. Un peu par hasard, je devenais le responsable du club photo du lycée. Dans ma classe, je ne retrouvais aucun de mes anciens copains de troisième. Mais ce n'était pas plus mal : je repartais sur des bases complètement neuves.

Je me souviens avoir été vexé par les premières notes que j'obtins en français. En troisième, j'aimais beaucoup Mlle Denis car elle aimait beaucoup mes rédactions. Pour avoir une bonne note, c'était assez simple : il fallait être original.

Je me souviens d'un sujet bateau sur lequel nous avons dû plancher : "Décrivez votre futur métier. Expliquez les raisons de votre choix.". D'aucuns racontèrent qu'ils voulaient être ingénieurs, artisans, paysagistes, informaticiens, opticiens ou ministres... En trois pages, je décrivais la vie d'un homme marié, deux enfants, vivant au quinzième étage d'une tour, palier n°5, partant au bureau à 7h30, de retour à 18h, ne manquant pas un match de foot à la télé, qui passait ses vacances sur la côte d'azur avec sa femme et ses deux gosses, en pension complète. Je conclusais en affirmant

que quel que soit le métier que je choisirais plus tard, je ferai tout pour ne pas ressembler à cet homme-là.

Mlle Denis avait adoré.

Mais maintenant, en seconde, nous étions de grand garçons : finies les rédactions, terminées les histoires. Maintenant, c'était du sérieux : nous devions dissenter. A ma première dissertation, je tentais d'appliquer la même recette qui avait fait mon succès en troisième. Je crois avoir ramassé un beau 7 sur 20. Je mis une bonne année à comprendre que ce que l'on nous demandait, c'était tout sauf de l'originalité. Il fallait rentrer dans le moule. Là encore.

Vers la fin de l'année, notre prof d'anglais organisa un voyage en Angleterre. Pour parler anglais... Pendant la semaine où nous vagabondâmes joyeusement dans les rues de Londres, nous avons sûrement moins parlé anglais qu'en une semaine de cours au lycée.

Enfin... Gastronomiquement parlant ce fut par contre très instructif. La Grande-Bretagne, c'est avant tout un terroir de fins gastronomes, un monument élevé au bon goût culinaire et au plaisir du palais. Dès le premier repas, nous en étions convaincus. La maîtresse de maison nous présenta, souriante, un grand saladier empli... d'algues, mélangées à des concombres coupés en rondelles. Bon, comme ça, sans assaisonnement, on a d'abord trouvé ça un peu fade. Mais bientôt arrivèrent les sauces. Il y'en avait quatre : une jaune vif, une verte pomme, une rose fluo et une bleue-ciel. Car les anglais n'oublient pas non plus le plaisir des yeux : comme c'était appétissant ce rose fluo mélangé au vert violacé des algues fraîches ! Et puis, ce qui était extraordinaire, c'est que les quatre sauces avaient exactement le même goût, à la fois sucré et amer. Puis, nous dûmes assumer l'arrivée d'un merveilleux "rôti" de bœuf, bouilli. Et là encore, beaucoup d'ingéniosité : les mêmes sauces jaune, verte, rose et bleue servaient aussi pour la viande.

L'un d'entre nous réclama de l'eau : quel ignare... Ne savait-il pas qu'ici l'eau fade et bêtement limpide avait été avantageusement remplacée par une boisson colorée, que l'on préparait en un minimum de temps en ajoutant un

peu de poudre orangée dans une carafe ? La poudre orangée se vendait par baril de 5 kg, de quoi tenir un bon mois. Enfin, nous eûmes droit au "plateau de fromages". Bien entendu, les anglais avaient aussi révolutionné le concept. Servir des fromages à l'air libre, ce n'est pas hygiénique. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait de tubes de dentifrice. Mais en y regardant de plus près, je me rendis compte que tous ces tubes multicolores disposés devant nous contenaient bel et bien du fromage. Il y'en avait de toutes les variétés : arôme ananas, fraise, framboise, mangue... Nous observions avec respect la maîtresse de maison qui, toujours souriante, en prit un peu de chaque et disposa harmonieusement les petits tas colorés dans son assiette. Deux paragraphes pour parler de l'art culinaire anglais... C'est à la fois beaucoup et bien peu...

Si je me suis permis ce petit détour en Angleterre, c'était surtout pour parler du voyage du retour. Le souvenir de ce retour en France, je l'ai rangé, avec quelques dizaines d'autres souvenirs, dans l'armoire où je conserve les douceurs, les réminiscences sucrées. Et pourtant, il ne s'est presque rien passé pendant ce voyage de retour... Presque rien.

Nous avons pris le ferry à Dover. La mer était houleuse, le vent violent. Pendant la traversée, les trois-quarts des passagers furent malades, avec plus ou moins de conviction. Comme je faisais partie du quart restant, j'affichais avec insolence ma bonne santé en m'installant au snack et en ingurgitant devant des visages verdâtres un plat d'œufs au bacon.

Nous débarquâmes à Calais vers onze heures du soir. La traversée m'avait plongé dans un état de fatigue euphorique. Un car nous attendait. Son moteur se réveilla au moment où je montais à l'intérieur, toussa un peu et se mis à ronronner doucement, se préparant à avaler les 700 km d'asphalte qui nous séparaient encore de nos foyers. Je me laissais pousser vers le fond du car.

Il y avait une fille devant moi. Mignone. Je regardais ses longs cheveux blonds, ses hanches, le temps d'arriver au fond du car. Là, elle s'assit sur la banquette arrière et me regarda. Pas longtemps. Une demi-seconde peut-être. Je m'assis à côté d'elle. Je ne connaissais pas son prénom. Un copain prit l'autre place à côté de moi, à ma gauche. Il me balança sans attendre :

"Ca fait bizarre de se retrouver en France". Je lui répondais que "oui, c'est vrai, ça fait bizarre.". Et pendant une heure, on discuta de savoir comment ça faisait bizarre, des disques qui étaient moins chers en Angleterre, de l'interro de math qu'on allait se taper en rentrant...

Au bout d'une heure, l'excitation qui suit toujours un départ était retombée : certains dormaient, quelques joueurs de tarot baillaient et nous commencions à trouver la conversation dénuée d'intérêt. Les répliques étaient de plus en plus espacées, et puis, finalement, elles cessèrent. Dans la lueur bleutée des lumières de nuit de l'autocar, je m'assoupis et sombrai dans une vague rêverie.

Je ne sais combien de temps plus tard, je m'éveillai doucement. Pendant mon sommeil, j'avais glissé - inconsciemment ? - sur ma droite, tout contre le corps de la fille aux cheveux longs. Un peu paniqué, je regardai autour de moi, sans bouger. On ne voyait pas grand chose, toutes les lumières étaient maintenant éteintes. De temps en temps, les phares d'un camion jetaient un flash jaune sombre à l'intérieur du car. La fille semblait dormir, ainsi que tout le monde autour.

Qu'est-ce que j'allais faire ? Reprendre ma place ? Ne pas bouger ? Je me sentais bien, je ressentais une espèce de chaleur dans tout le corps. Imperceptiblement, je me rapprochais encore plus. Puis, je posai ma tête sur son épaule. J'étais à la fois fier et effrayé de cette audace que je ne me connaissais pas. J'avais peur qu'elle entende les battements de mon cœur. J'avais peur qu'elle ressente le léger tremblement qui me parcourait entièrement. A intervalles réguliers, un souffle d'air passait sur mon visage. C'était sa respiration. Et je respirais, heureux, cet air qui venait d'elle, cet air qui venait du plus profond d'elle même.

C'est alors que je me rendis compte que je bandais. J'en fus étonné. Mais dans ces moments-là, on ne cherche pas trop le pourquoi des choses...

Je souhaitais, banalement, que cet instant dure une éternité. Il fallait que cette nuit n'ait pas de fin, que le car continue de rouler sans jamais arriver nulle part, que jamais ne cesse cette chaleur qui engourdissait mon épaule. Mais j'avais aussi envie de plus, de beaucoup plus. Vingt fois, je décidai de

dégager mon bras et de prendre sa main dans la mienne. Vingt fois, juste au moment j'allais entamer ce geste que je pensais irrémédiable, je renonçai. Puis, je pris conscience de la fragilité de l'instant, du souffle qui pouvait briser l'équilibre de ces merveilleuses secondes : peut-être n'étions nous plus qu'à quelques kilomètres de Lyon ? Peut-être le car allait s'arrêter pour faire le plein, là, au bout de la ligne droite ? Peut-être allait-elle se réveiller ? Il fallait profiter de ces secondes, en extraire toute la substance, tout ce qu'elles étaient capables de donner. Là, maintenant, tout de suite.

Alors, avec la même sensation qui m'avait envahi la première fois que je m'étais élancé d'un plongeoir de dix mètres, je posai, en tremblant, ma main dans la sienne.

Je suis resté ainsi un bon quart d'heure, caressant doucement la paume de sa main. Je n'ai jamais su - sûrement ne saurais-je jamais - si elle dormait vraiment.

Voilà... C'est tout ce que je voulais te raconter sur ce voyage en Angleterre. C'est bizarre comme il est difficile de raconter ces choses-là. Ce sont des situations qui ont été décrites tant de fois, les mots en sont tellement usés, vidés de leur force, qu'il est presque impossible de ne pas sombrer dans le banal ou le ridicule. Mais si je parle d'envie d'esclavage ou d'homosexualité, alors là, ça change tout : les visages deviennent graves, condescendants, l'allure gênée, comme si l'on venait de croiser un handicapé ou un grand malade.

Alors qu'il n'y a aucune différence entre cette scène qui s'est déroulée il y'a quelques années dans ce bus qui revenait d'Angleterre, que chacun a vécu d'une manière ou d'une autre, et la même scène, entre deux garçons.

10

La première chose que je fis, à mon retour au lycée, fut de me renseigner sur cette fille. Je m'adressai pour ça à un indic infailible qui connaissait tout ce qui se passait dans le lycée et au-delà. Il s'appelait Rafiq, je crois. Je lui demandai, d'un ton que je voulais assuré et que je classais dans la catégorie "vieil habitué" :

« - Dis, la fille là-bas, la blonde, elle est avec un mec ?

- Brigitte ? Ben mec, avec celle-ci t'as aucune chance, me répondit-il aussi sec. Elle sort avec Michel Altier, un type de seconde trois. Un mec costaud. Il a une moto en plus. »

J'arrêtais là mes questions, abattu par la fatalité. Pour une fois qu'une fille me plaisait, il fallait qu'elle soit déjà maquée, avec un mec qui avait une moto, en plus ! Le sentiment d'infériorité et d'impuissance que j'ai alors spontanément éprouvé devant ce mec que je ne connaissais pas arrêterent net mes tentatives de séduction.

La fin de l'année approchait. Dans le cadre du club photo, j'avais organisé un concours de photo de prof. Pendant une bonne partie du dernier trimestre, je passais mes cours avec un appareil caché sous mon bureau, dans l'attente de quelques mimiques professorales propices à mes noirs desseins. J'en rempli une bonne vingtaine de pellicules. Début juillet, j'organisai une expo réunissant les meilleurs clichés. Certains étaient méchants, comme ce panneau publicitaire pour un magasin de toilettage canin sur lequel figurait à gauche, sous la mention "Avant", une photo de notre prof de physique, tout ébouriffé, et à droite une photo d'un mignon petit cocker, sous la mention "Après". D'autres étaient simplement comiques, comme ce trucage où nous avons transformé notre prof de math en bagnard. D'autres enfin, relevaient simplement de l'exploit, telle l'unique photo que j'avais réussi à prendre du proviseur.

Il devait être environ 17h. Il n'y avait pratiquement plus personne dans la salle de classe où nous avions affiché nos photos.

C'est alors que Brigitte entra. Tralala. Elle était accompagnée, et pas par son frère. Lalalère.

Si j'avais eu le moindre doute sur l'identité du type qui l'accompagnait, je pense que les bottes, le cuir et le casque qu'il portait m'auraient rapidement fixé. Il était brun, cheveux courts, musclé, visage carré, avec des yeux noirs qui pétillaient.

Je ne sais pas comment, je sais un peu pourquoi, je ne savais pas du tout qu'une chose pareille pouvait m'arriver, à moi, mais... Tu m'excuseras pour l'expression un peu nulle mais je n'en trouve pas d'autres : je tombai amoureux. Là, comme ça, en une fraction de seconde. Du mec, évidemment. Je ne voyais plus Brigitte, je ne voyais plus que lui. Ou plutôt si, je voyais Brigitte, mais comme un faire-valoir. Comme un ornement qui le mettait d'avantage en valeur, lui.

Je ne sais plus ce que j'ai dit alors. Je leur ai sûrement fait visiter l'expo, en racontant n'importe quoi, en essayant de me rendre intéressant. Il souriait. Je ne me rappelle que son sourire. Il tenait Brigitte, un bras autour de son cou, comme j'aurais crevé d'envie de le faire, quelques nuits auparavant, et il souriait. Et puis, ils sortirent. Et je restais là, bêtement, avec ce sourire dans la tête, complètement inconscient de ce qui venait de se passer, parfaitement incapable d'analyser quoi que ce soit.

Je ne savais qu'une chose : j'avais envie de revoir ce type. Comment Rafiq avait dit qu'il s'appelait déjà ? Michel ? Oui, c'est ça, Michel Altier.

11

Ouf ! J'ai cru qu'on n'y arriverait jamais. Tu vois Hervé, on avance. Je sais c'est long, beaucoup plus long que ce que je m'imaginais quand j'ai commencé à écrire cette lettre, mais on avance. Le Michel, là, qui vient d'apparaître dans cette histoire, c'est le même que celui du cahier. Je dis ça pour te rassurer, que tu mesures un peu les progrès de la narration.

En fait, je dis ça surtout pour me rassurer, moi. Parce que pour toi, c'est facile : t'as un beau paquet de feuilles devant toi, tu peux les compter : « Bon là, j'en suis à la nième page, il en reste encore tant, ça avance... Il me fait un peu chier avec son roman-feuilleton, mais ça se tire... ». Alors que moi, là maintenant, je ne sais pas du tout combien de pages il me reste... Alors ça me rassure un peu de voir, qu'enfin, Michel est là.

Là-dessus arrivèrent les grandes vacances. Je ne me souviens absolument pas de ce que j'ai fait cet été là. Mais je me rappelle parfaitement ma rentrée en première.

Nous eûmes droit au petit discours de Bédol, bien sûr. Puis le directeur des études des premières commença à énumérer pour chaque classe la liste des élèves. Pendant l'énumération des noms de la première S3, je sursautais brusquement en entendant "Altier Michel". Les noms étaient triés par ordre alphabétique, comme dans toute administration qui se respecte. Plus on avançait dans l'alphabet, plus mon cœur accélérail... Quand mon nom fut finalement prononcé, une secousse me prit. Cela ressemblait à ce que j'avais ressenti une fois, après avoir laissé tomber mon portefeuille, avec tous mes papiers, dans un cinéma. Je retournais dans la salle deux jours plus tard, mon cœur accélérail alors que je me rapprochais de la rangée que j'avais occupé, que je me rapprochais du siège... Et là, sans y croire, par terre, il était là, et personne n'y avait touché.

La secousse que j'ai ressentie ce jour de rentrée de première fut bien plus forte. J'étais dans la même classe que Michel.

A partir de ce jour-là commença un petit jeu tragi-comique. Je ne connaissais pas Michel. Il ne me connaissait pas. Je voulais devenir son ami. J'employais toutes les méthodes possibles pour me rapprocher de lui, en faisant en sorte que cela ait l'air naturel. Je ne voyais pas ça comme des "méthodes" car ce n'était pas réfléchi, ni vraiment préparé.

Déjà, j'essayais de me retrouver à côté de lui en cours. J'y parvins seulement en anglais. Je tentais, plutôt que de l'approcher lui directement, de plaire à ses copains. C'est comme ça que j'ai connu Yves Deschamps, qui était aussi dans notre classe, et Jean-Louis Chouki, deux copains avec qui il jouait au foot dans la cour, entre midi et deux.

Moi, je jouais à fond la carte qui avait déjà fait mon succès en troisième : se vanter de ne rien foutre, déconner juste ce qu'il faut en cours et obtenir malgré tout de bons résultats. Cela marchait pas mal.

Michel, quant à lui, se demandait - les profs aussi d'ailleurs - ce qu'il était venu faire dans une première scientifique. Si l'on additionnait sa moyenne de math à celle de physique, en imaginant qu'il était noté sur 10, cela en faisait un élève moyen. D'ordinaire, je n'aimais pas que l'on me pompe dessus en interro. Avec Michel, il en allait bien sûr autrement. En quelques mois, je parvins à faire partie de ses copains.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait frapper plus fort. J'avais 16 ans. Je décidais de passer mon permis moto. Les seuls deux-roues que je maîtrisais alors à peu près étaient les vélos. Je n'étais jamais monté sur une mob et encore moins sur une moto.

Mon premier cours fut mémorable. On me mit d'office sur une machine pétaradante, on m'expliqua en trois phrases qu'il fallait que j'embraye, là avec la main gauche, non ce n'est pas un frein, que je passe la première en appuyant une fois sur un levier avec le pied gauche - ah on change de vitesse avec le pied ? - et que je relâche doucement la main gauche en accélérant. Bon. Je fus un peu brutal. La moto partit d'un coup, sans

prévenir. Je me cramponnais au guidon et n'osais pas m'arrêter, trop content de ne pas avoir calé. Je n'osais pas non plus changer de vitesse. Je bouclais le petit circuit d'un kilomètre en première, le moteur hurlant. J'aurais volontiers continué si un moniteur ne m'avait pas engueulé en me criant de passer en seconde. Après plusieurs mois de cours assez laborieux, après avoir décroché la théorie les doigts dans le nez mais échoué deux fois à la pratique, je finissais par décrocher mon papier rose, en mai 1985.

Dans la semaine qui suivit je décidai mon père, plus facilement que pour l'ordinateur, à m'acheter une 80cm³, un trail Yamaha.

Michel, lui, venait de revendre sa 80cm³ Peugeot et, comme il venait d'avoir 17 ans, acheta d'occasion une 125 routière, carénée, vieille d'une dizaine d'années, et peinte de telle sorte que l'on eut dit une de ces motos issue d'un vieux manège de foire, tournant au rythme d'une ronde enfantine.

C'était un bicylindre, mais du temps où je l'ai connue, il était rare que les deux cylindres fonctionnent en même temps. La plupart du temps, l'un des deux était arrêté, reprenant son souffle.

Mais c'était la moto de Michel. Elle était digne de respect et de toutes les vénération, comme tout ce qui l'entourait.

Du jour où j'ai eu une moto, mes rapports avec le monde en général et Michel en particulier changèrent. D'une manière générale, j'y gagnais bien sûr en liberté. Je pouvais aller n'importe où, quand je voulais, sans tenir compte des horaires de ces bêtes bus. Je pouvais aller à Lyon, à Grenoble, à Paris, en Chine, même, si je voulais : il suffisait de suivre la route, n'importe laquelle, loin, puis encore plus loin. Souvent je prenais la moto et j'enchaînais les routes au hasard, une fois à gauche, une fois à droite, pour le plaisir de rouler. Lorsque je ne savais plus où j'étais, je continuais encore un peu, pour prolonger la délicieuse sensation d'être perdu, puis je faisais demi-tour. Je n'allais jamais bien loin.

J'utilisais cette liberté nouvelle pour m'enchaîner encore un peu plus à Michel. Ainsi, il arrivait souvent qu'un "hasard" bien organisé fit que je passe juste devant chez lui, le matin, alors que sa moto était en panne - ce

qui était relativement fréquent. Je l'accompagnais alors au lycée, ou plutôt, il m'accompagnait alors au lycée, car la plupart du temps, je le laissais conduire. J'allais quelquefois aussi le voir jouer au rugby. Il paraît qu'il jouait bien. Il aurait pu tout aussi bien être nul, pour moi c'était pareil. Je ne comprenais alors pas grand chose à ce jeu et, par définition, c'était forcément un dieu.

Nous allions aussi souvent faire du cross ensemble dans une quelconque carrière ou dans les chemins du col de la Luère, dans les monts du lyonnais. Nous partions à deux sur ma 80 et pendant des heures, on tournait jusqu'à ce qu'à force de gamelles - dont j'étais le plus souvent le triste responsable - nous cassions un clignotant, une poignée de frein ou d'embrayage.

Alors nous rentrions, penauds, égratignés et heureux.

12

L'année scolaire touchait à sa fin. Une de plus. Une de moins. Je révisais mon oral de français. A l'écrit, j'avais enfin assimilé le style plat, les constructions toutes faites, les plans en trois parties que l'on nous réclamait alors. J'obtins 14 à l'écrit. Puis, quelques semaines plus tard, 14 à l'oral.

En juillet, Michel avait trouvé un job de cueillette de cerises dans les monts du lyonnais, vers Bessenay. J'allais le voir, le plus souvent possible. Quand je dis possible, cela ne veut pas dire possible en tenant compte de mes propres contraintes : s'il n'en tenait qu'à moi, je serais resté avec lui 24 heures sur 24. Mais possible en tenant compte du fait que je ne voulais pas m'imposer. Enfin, plutôt trop m'imposer.

Quelquefois, sans qu'il le sache, je venais le regarder. Et je restais des heures, après la tombée de la nuit, à regarder sa tente, en pleurant, presque.

Je crois que c'est à peu près à cette époque que j'ai commencé à me sentir malheureux. Il y avait peut-être 20% de mon temps éveillé où je ne ressentais rien : pendant les cours par exemple. Puis 5% du temps où je me sentais vraiment bien, euphorique, prêt à déplacer des montagnes : c'était, par exemple, après un coup de fil de Michel qui me demandait si je voulais faire du cross le lendemain. Mais cette sensation se dissipait généralement en quelques minutes. Et enfin, il y avait les trois quart du temps où une espèce d'angoisse me nouait l'estomac, où je me demandais où était Michel, ce qu'il pensait de moi, pourquoi il ne m'avait pas appelé, qui j'étais, moi, pourquoi je ne me sentais pas attiré par les filles, comme tout le monde...

Ah oui, j'ai oublié de préciser. Je ne concevais absolument pas mon attirance pour Michel comme de l'homosexualité. Comme tout le monde, j'avais en tête l'image ridicule du pédé de la cage aux folles. Je ne me sentais vraiment pas comme ça. Je ne voulais en aucun cas ressembler à

"ça". Déjà que je n'aimais pas la manière d'être des filles... Alors ressembler à la caricature d'une fille, cela me dégoutait profondément.

Encore aujourd'hui, du haut de mes 24 ans, je le confesse honteusement, je ressens une forme de dégoût pour ces hommes. Le même genre de dégoût que l'on peut ressentir devant un tableau aux couleurs trop vives, écœurantes, un peu comme ces sauces anglaises. Ils n'y sont pour rien, mais je leur en veux à tous ces pédés de donner aux hétéros cette image grotesque, ridicule et vulgaire, dont on fait des films comiques, à l'amour vrai, sincère et total qu'un homme peut ressentir pour un autre. Oui, je sais qu'ils n'y sont pour rien. Si cela devait être la faute de quelqu'un, c'est évidemment celle des gens "normaux", en tout cas majoritaires, qui ne peuvent s'empêcher de ridiculiser ce qui ne leur ressemble pas, ceux qu'ils ne comprennent pas. Ces gens normaux qui sont même parvenus à me faire ressentir du dégoût pour des mecs qui, comme moi, aiment d'autres hommes. Qui sont parvenus à me faire penser que je n'étais pas gay.

Mais si je n'étais pas gay et que je n'étais pas hétéro... j'étais quoi ?

J'étais amoureux de Michel.

J'en avais tous les symptômes. Je l'admirais. Je me pensais prêt à tout pour lui. J'aimais, indistinctement, comme un tout, ses qualités, ses défauts, ses forces, ses faiblesses. J'imitais sans réfléchir tout ce qu'il faisait... Il avait une moto ? J'ai eu une moto. Il faisait du rugby ? Dès l'année suivante, je m'inscrivis dans le même club que lui. De l'escalade ? J'achetai la tenue du parfait petit grimpeur. Bien entendu, j'étais mauvais dans tous ces sports : je ne pouvais pas rattraper en un an toutes ces années pendant lesquelles j'avais fui maladivement tout ce qui se rapportait à une activité physique.

Je fus encore plus mauvais dans un autre sport où il excellait et où je tentais, là aussi, de l'imiter : la drague. Durant son année de première, Michel a du sortir avec une bonne douzaine de filles. Invariablement, j'étais toujours attiré par les mêmes filles que lui. Non que l'on eût les mêmes goûts. Mais si une fille plaisait à Michel, c'est forcément qu'elle était parfaite et, au moins, je ne risquais pas qu'il me sorte "Où est-ce que tu es allé pêcher ce thon ?"

De toute façon, cette année-là, je n'ai réussi à pêcher ni thon, ni fille, ni personne. Je tentais de plaire aux filles comme j'aurais essayé de plaire, si on m'y avait contraint, à une mante-religieuse, à une bestiole mystérieuse, inférieure mais dangereuse, dont je ne savais rien des mœurs ni des envies. Tu crois que les filles le sentaient ?

En plus, autant une fille pouvait m'attirer lorsque Michel était avec elle et l'embrassait, autant je la trouvais sans charme lorsqu'elle se retrouvait seule avec moi. Et je me disais : "Pourtant, elle devrait m'attirer, puisqu'elle plait à Michel."

Alors, je me forçais à discuter de tout et de rien, à entretenir des conversations, j'essayais de prendre les mêmes poses que celles que j'avais vu Michel prendre avec ses conquêtes. Et je me demandais comment il pouvait avoir le courage, voir même prendre du plaisir à discuter avec ces nanas stupides qui ne savaient parler que de frivolités. Les filles ne m'aimaient pas beaucoup.

Ai-je changé ? Oui, j'ai appris à apprécier la féminité. De la même façon qu'un certain nombre de mecs finissent par accepter qu'ils ont aussi besoin de l'affection d'un homme, j'ai fini par accepter que j'avais aussi besoin des femmes. J'ai même fini par admettre qu'une femme n'est pas forcément moins intelligente qu'un homme, c'est dire.

Mais je préfère toujours, et pour encore longtemps, la manière de voir la vie d'un homme : je ne peux me résoudre à rentrer dans le moule, avoir une maison, un chien, deux enfants, trois télévisions, et passer mes week-ends à tondre la pelouse, avec ma tendre épouse qui me regarde, souriante, par la fenêtre, en m'appelant "mon chéri".

Non.

J'ai besoin d'espace, d'imprévu, de défis, de quelqu'un d'assez taré pour avoir envie de courir un marathon, de partir en moto, sous la pluie, faire une randonnée dans les Alpes en hiver.

J'ai besoin de... toi, emporté par le rythme enivrant de ton cœur qui bat, toi, rescapé du flux anesthésiant de ta télé, toi, attiré par l'horizon, la nature, l'aventure, toi dont le regard porte au-delà des pubs, des modes et de ton revenu annuel brut, toi qui réchauffe le sens du mot amitié, toi... J'ai besoin...

...

Bon, j'ai un peu dérivé et je ne sais plus trop où j'en suis dans mon histoire... En fait, je n'ai plus tellement envie de raconter... Ca fait un quart d'heure que je suis là, à regarder cette feuille, à dessiner des ronds, à rayer le paragraphe que je venais d'écrire, à le remettre, à ne pas avoir écrit une virgule. J'aimerais pouvoir tout résumer en une phrase, en un mot. Je me sens découragé : il reste encore cinq ans avant d'arriver à ce cahier que tu n'aurais pas du voir. Et encore un an après... Je voulais finir aujourd'hui, j'en suis loin. Je me plaisais à penser que Michel, les filles, tout ça, c'était de l'histoire ancienne, une blessure encore visible, certes, mais cicatrisée.

Ben non. En fouillant à l'intérieur, cela s'est remis à saigner, un peu.

Et puis, en parallèle, il y a l'informatique, l'histoire de ma boîte, ma merveilleuse, mon extraordinaire, ma stupide réussite sociale, et tout et tout...

Et puis, il y'a toi, Hervé.

Je me sens fatigué.

13

Je suis allé courir et j'ai laissé passer une bonne nuit. Ca va mieux.

Je pourrais reprendre la chronologie où je l'ai laissée : la fin de cette année de première, les grandes vacances dans un camping au bord de la mer avec Michel et son pote Jean-Louis, la remontée sur Lyon avec les trois motos - Jean-Louis avait aussi une 80 - et Michel, un cylindre en panne, qui trainait derrière, mon entrée en terminale, le divorce de mes parents, mes débuts laborieux au rugby, la première fille avec qui j'ai, vraiment, fait l'amour, l'accident où je m'éclatai le genou contre une portière de voiture...

Encore plus près de nous, le bac, la mort de Coluche, les études que je décide d'abandonner, contre l'avis de tout mon entourage, pour pouvoir me consacrer entièrement à l'écriture de ce logiciel qui allait m'apporter la satisfaction de créer, l'indépendance, et aussi pas mal d'argent.

L'argent, cette clé qui ferme autant de portes derrière soi qu'elle en ouvre devant.

Et puis Michel qui tombe amoureux... d'une fille, Marie, à la fois douce et agressive, et puis Yves, qui remplaça l'espoir que j'avais mis en Michel et à qui je proposai de retaper avec moi l'ancienne ferme que je venais d'acheter à Charnay, dans le Beaujolais. Yves qui tombe amoureux à son tour... d'une fille, lui aussi. Décidément ça doit être à la mode.

Il y aurait plein de choses à raconter.

Mais je réalise que ça fait déjà depuis quelques pages que je te gonfle avec mes histoires. Des pages où je ne parle que de moi, comme si j'étais un sujet tellement intéressant que je mérite un livre. Et puis, cela fait un peu artificiel cette manière de raconter sa vie. J'étais parti pour écrire une lettre,

une ou deux pages, et voilà que je me lance dans un roman, je ne me rendais pas compte.

Je ne voulais pas ça. Je voulais simplement dédramatiser cette histoire dans laquelle la vie nous avait projetés.

Je voulais te montrer que je n'étais, ni plus, ni moins, qu'un type comme les autres. Comme tout le monde, une goutte d'eau dans l'océan. Comme tout le monde, un océan dans une goutte d'eau. Ni plus, ni moins, un type comme les autres.

Et puis, je ne sais pas, Hervé, si tu as déjà ressenti cette impression formidable.

Cette impression d'avoir quelque chose en toi d'extraordinaire, de tellement démesuré, de tellement beau qu'il te faut absolument l'exprimer. Un truc fou et merveilleux qui s'agite, qui te triture l'estomac, qui cherche dans toutes les directions, qui te donne envie de crier, de t'éclater pour le laisser sortir. Cette sensation de pouvoir changer le monde, d'exploser de bonheur, d'irradier de joie si tu parviens à l'exprimer, si tu parviens à le donner. Même une toute petite partie suffirait... Si tu arrives à la donner, pure, elle suffirait, c'est certain...

Mais non. Voilà que cela s'infiltre hors de toi, déformé, atrophié, à travers des mots. Putain de mots. Si je pouvais m'ouvrir le ventre pour le laisser exploser au grand air, ce truc, si je pouvais le prendre délicatement pour le coucher sur une feuille blanche, encore plein de sang, encore vivant, encore palpitant... Je le mettrais là, juste après ce paragraphe. Mais non, des mots, encore des mots... Des feuilles blanches noircies... Putain de mots.

Je...

EPILOGUE

OceanofPDF.com

Hervé,

Te souviens-tu de cette lettre du passé ?

J'avais presque 24 ans alors.

Lorsque, tremblant, je t'ai donné l'enveloppe qui renfermait ces mots, bien comprimés, bien tassés, prêts à te sauter à la gueule.

J'en ai aujourd'hui presque 48, juste le double, c'est étrange.

Nous sommes en décembre 2015, il fait anormalement chaud.

Cette lettre, elle vient de me sauter à la gueule à mon tour, explosant d'un tiroir oublié, par surprise. Elle a pris son temps.

Je l'ai relue, et cela m'a donné envie de la montrer, de la crier.

Hervé... tu es mort il y a un mois, déjà.

Rien n'égallera les 24 années que nous avons passées ensemble.

OceanofPDF.com

Pour écrire à l'auteur :
lettre.a.herve@gmail.com

Facebook :
www.facebook.com/sagan.eric

OceanofPDF.com

Copyright © 2016 Eric Sagan
All rights reserved.

OceanofPDF.com